

## Le Squelette et le Scribe : la subversion de l'épopée dans *Naissance à l'aube* de Driss Chraïbi

Yassir ABOUBEKER<sup>1</sup>

Saadia DAHBI<sup>2</sup>

### Introduction

L'œuvre de Driss Chraïbi, figure tutélaire de la littérature marocaine, s'inscrit au carrefour de la tradition romanesque et de la critique postcoloniale. *Naissance à l'aube* (1986) ne fait pas exception à cette règle d'or de la démystification. Le roman s'attaque de front à un mythe fondateur, celui de la conquête d'Al-Andalous par Tariq Ibn Ziyad en 711, et de la splendeur éphémère de la civilisation arabo-berbère. Loin d'offrir une hagiographie du héros, Chraïbi revisite l'épopée pour en révéler les failles, les trahisons, et l'inéluctable cycle de la décadence.

Pour saisir l'ampleur de cette déconstruction, notre analyse se placera sous l'égide de la contre-histoire<sup>3</sup>, en interrogeant les récits établis. Le roman opère ainsi une tension constante entre deux forces antagonistes : d'un côté, le Logos de l'autorité<sup>4</sup>, qui représente le Scribe, le pouvoir institutionnel, et la loi codifiée ; de l'autre, la généalogie charnelle et mythique, incarnée par le Squelette, renvoyant à l'héritage du sang qui résiste au Verbe. En donnant une voix aux figures marginales, comme Oum-Hakim et Tariq déchu,

---

<sup>1</sup> Université Moulay Ismail, FP Errachidia, Maroc.

<sup>2</sup> Université Moulay Ismail, FP Errachidia, Maroc.

<sup>3</sup> Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>4</sup> Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975, p. 112.

Chraïbi déploie un acte d'émancipation du subalterne<sup>5</sup> et contribue à une « juste mémoire »<sup>6</sup> qui défie l'amnésie des récits dominants.

C'est cette tension que nous proposons d'étudier. Il s'agit d'examiner comment la polysémie de « Mo(r)t/Mot » permet de décrypter l'effondrement de la civilisation andalouse.

De ce postulat découle notre problématique : en quoi la dynamique de « Mo(r)ts en guerre », liée au sacrifice des corps et la résilience généalogique, et de « guerre des mo(r)ts », s'apparentant au conflit idéologique, linguistique et politique, révèle-t-elle le projet chraïbien de désacralisation de l'Histoire arabo-berbère, en montrant comment le Logos de l'autorité et du pouvoir organisé trahit l'action physique héroïque avant d'être lui-même neutralisé par un acte purificateur issu du mythe et dénué de parole ?

Pour répondre à cette question, notre démonstration s'articulera en trois temps. Nous étudierons d'abord les « Mo(r)ts en guerre », en analysant comment le corps héroïque de Tariq ou archétypal d'Azawaj est sacrifié par le mot politique, constituant le premier champ de bataille de la déconstruction. Dans un second temps, nous nous concentrerons sur la « guerre des mo(r)ts », exposant la stérilité du Logos de la décadence, où la parole, devenue luxe et artifice, signe la mort du sens. Enfin, nous conclurons sur l'action de mort régénératrice, montrant comment l'avènement d'Abdallah Ibn Yassin résout le conflit en interdisant le mot corrompu au profit de l'acte purificateur, dans une vision cyclique et désenchantée de l'histoire.

## **1. Mo(r)ts en guerre (corps sacrifiés) : le corps héroïque, champ de bataille du destin**

### **1.1. L'héroïsme annulé : le corps de Tariq, objet de la subalternité et du jugement**

Le premier temps de la déconstruction chraïbienne s'opère sur la figure emblématique de l'épopée : Tariq Ibn Ziyad. L'analyse de son destin tragique met en lumière l'opposition frontale entre les « Mo(r)ts en guerre », à savoir son exploit physique, et la « guerre

---

<sup>5</sup> Gayatri Chakravorty Spivak, *Les Subalternes, peuvent-elles parler ?*, trad. de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009, p. 108.

<sup>6</sup> Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 82.

des mo(r)ts », en l'occurrence le Logos de l'autorité qui l'anéantit. Tariq est l'homme de l'action pure, du corps qui brave les éléments et conquiert un continent. Pourtant, son corps victorieux est immédiatement réduit à l'immobilité du prisonnier et subit l'humiliation du Logos judiciaire, incarnant parfaitement la figure du subalterne de l'Histoire, celui dont le récit est systématiquement confisqué par l'élite dominante.

La trahison ne s'inscrit pas sur le champ de bataille, mais dans le tribunal du pouvoir : l'héroïsme est annulé par le Mot du décret et de la jalousie. Après avoir conquis l'Andalousie, Tariq est rappelé, jugé et humilié par Moussa, son supérieur, sur ordre du Califat. L'inadéquation entre la grandeur du geste et la petitesse de la reconnaissance est saisissante. La disgrâce de Tariq révèle le cynisme politique qui gangrène la *Oumma*<sup>7</sup>. Son désespoir s'exprime par une sentence implacable dénonçant l'hypocrisie et l'avidité des chefs :

Qu'il aille dire à son maître et au calife maître de son maître qu'ils auront leur part du gâteau. Tout le gâteau. Toute la gloire, rien qu'à eux seuls. Ce sera leur victoire, non la mienne. Ils auront le butin, l'or, les pierres précieuses, des esclaves, de belles captives, tout ce dont ils rêvent au nom de l'Islam ! Nous avons à peine entrepris notre marche que les voilà déjà, les vautours et les chacals, chacun surveillant l'autre et le jalosant, l'empêchant d'être. C'est ainsi qu'ils ont divisé et détruit la Oumma d'Orient<sup>8</sup>.

La pureté de l'exploit est trahie et le don absolu est récompensé par l'oubli et l'opprobre. Ce procès est en réalité la première victoire de la guerre des mots sur les « Mo(r)ts en guerre ». Le Verbe institutionnel, lisible dans l'accusation de détournement et le jugement, s'acharne sur l'individu et son corps, cherchant à effacer son exploit pour préserver l'unité et la gloire du récit dominant. Tariq est transformé en mort-vivant politique, sa destinée personnelle étant broyée par la mécanique froide du pouvoir. Chraïbi dénonce cette implacable fatalité qui frappe non seulement le conquérant, mais tous les grands hommes instrumentalisés par l'idéologie. De sa geôle, Tariq s'interroge sur la nature autodestructrice du pouvoir : « Mais

---

<sup>7</sup> La communauté humaine.

<sup>8</sup> Driss Chraïbi, *Naissance à l'aube*, Paris, Seuil, 1986, p. 95.

pourquoi ce Royaume, avant que de naître, dévorait-il ses enfants, à commencer par ceux qui avaient défriché pour lui la voie et lui avaient apporté leur première pierre ? »<sup>9</sup>.

Cependant, même dans sa déchéance, le corps du Berbère porte une résistance symbolique. L'histoire dominante a beau le faire taire, l'héritage d'une autre vérité, plus tellurique et généalogique, perdure. Le corps de Tariq est pétri d'une force que la Loi ne peut annihiler, force que Chraïbi encapsule dans une formule essentielle : « [Le sang] et le caractère de chiendent, [plus forts que l'islam, la Parole et l'épée réunies] »<sup>10</sup>. Cette affirmation corrobore la victoire du Squelette, le sang et l'essence, sur le Scribe, la Parole et la Loi, justifiant ainsi la nécessité d'une contre-histoire qui prend racine dans la matière et non dans les mythes.

## **1.2. Le corps féminin en guerre : la révolte de la chair face au Logos stérile**

Poursuivant l'examen des « Mo(r)ts en guerre », Chraïbi déplace le lieu du conflit du tribunal politique au corps féminin, incarné par Kawkeb-Al-Gharb. Sa souffrance est une forme de résistance silencieuse et charnelle contre un Logos stérile : celui des docteurs de la loi et de la tradition qui lui assignent un destin maternel et social. Le romancier expose la dichotomie fondamentale entre la soumission intellectuelle et le refus de l'être profond : « Peut-être n'était-elle musulmane que de tête – mais pas dans son corps »<sup>11</sup>. Cette fracture montre que l'adhésion au Verbe de l'autorité, cristallisé par l'Islam codifié, est purement formelle lorsque la chair, site de la vérité tellurique, refuse de suivre l'injonction.

Le corps de Kawkeb, refusant d'allaiter et de s'inscrire dans le cycle de la descendance officielle, se rebelle contre le pouvoir qui cherche à contrôler la reproduction et la mémoire. Le Logos, riche en versets et en *ahadith*, en tant que mots sacrés, se révèle impuissant à soigner la maladie de l'âme et du corps. La souffrance est telle que le langage adulte lui-même s'écroule devant l'inexprimable. C'est

---

<sup>9</sup> *Ibidem*, p. 115.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 134.

l'échec de la guerre des mots face à la détresse organique. L'auteur souligne cette incapacité du Verbe à capter l'essence du traumatisme : « Car comment faire franchir à ses lèvres des sensations d'enfant ? »<sup>12</sup>. La vérité de la souffrance est donc inaudible, elle appartient au domaine du non-dit et de l'organique, renforçant l'idée que le salut ne viendra pas du mot codifié, mais du retour à l'essence corporelle.

### **1.3. La mort-origine : le corps d'Azwaw, dernier mot généalogique**

La Mort-Origine d'Azwaw Aït Yafelman vient sceller la victoire symbolique du corps sur l'histoire. Sa noyade, loin d'être un échec, est un acte de fondation mythique : l'Ancêtre se laisse couler pour assurer la pérennité de son sang au-delà des vicissitudes du pouvoir califal. Ce geste est le dernier mot généalogique, une vérité impérissable qui subsiste lorsque les décrets et les paroles politiques s'éteignent. Chraïbi montre que la résistance fondamentale se trouve dans l'héritage charnel, dans la généalogie. Le corps d'Azwaw, en s'intégrant au mythe, étreint l'éternité : « Parvenu au centre du gouffre, il se laissa couler telle une pierre... Il étreignait encore le monde »<sup>13</sup>. L'auteur insiste sur la prévalence de cette force tellurique en affirmant : « Au-delà des actes et des mots, continua de battre et de fructifier le sang d'Azwaw. Les ovules s'ouvrirent... de génération en génération »<sup>14</sup>. L'épopée, si elle est trahie par le Logos, trouve sa véritable continuité dans la transmission biologique et le cycle du mythe, bouclant ainsi le premier axe sur la supériorité des « Mo(r)ts en guerre », le sang, sur la « guerre des mo(r)ts », les décrets.

## **2. Guerre des mots : le logos de la décadence et la mort du sens**

### **2.1. Le mot politique : l'épuisement de l'idéologie de conquête**

Le deuxième axe s'ouvre sur la décadence du Verbe, illustrée par l'itinéraire de Qaïs Abou Imran. Celui-ci incarne la figure de l'idéologue dont la ferveur spirituelle initiale se mue en calcul

---

<sup>12</sup> *Idem.*

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 139.

politique et en soif de luxe. L'ascension de Qaïs marque le moment où le Mot cesse d'être porteur d'une éternité sacrée pour devenir un simple outil d'usurpation et de vanité. La guerre des mots prend ici la forme d'un conflit intérieur où l'idéal est sacrifié à l'intérêt personnel. Chraïbi souligne la vacuité de cette ambition par la sentence fatale : « Il croyait fermement en sa destinée... il ne fut qu'un fêtu de paille aux mains de Dieu »<sup>15</sup>. Le Mot de la destinée, hypertrophié par l'orgueil, est écrasé par la réalité du hasard et l'insignifiance de l'homme.

Cette corruption du Logos est également visible dans la déshumanisation des relations. La Parole politique devient utilitaire et réductrice. Les individus, à l'image des instruments du pouvoir, sont évalués et jetés dès qu'ils ne servent plus l'ambition de Qaïs. Ce regard froid et objectivant est synthétisé par la réflexion cinglante du narrateur : « Décidément, elle n'était plus d'aucune utilité. Ni pour lui ni pour la chair de sa chair »<sup>16</sup>. Le Mot de l'idéologie est un Logos stérile, incapable de créer du lien authentique, ne laissant derrière lui que l'éphémère et le calcul. Ce cynisme préfigure la ruine morale de la civilisation qui sera pleinement exposée dans les descriptions de Cordoue.

## **2.2. Le Mot décoratif : le raffinement excessif et la mort du sacré**

L'apogée de la guerre des mots comme signe de décadence est atteint dans la description de Cordoue dans le chapitre 11 du roman. Ici, le Logos n'est plus seulement politique, il est devenu décoratif et sensoriel. Il marque la mort du sacré au profit d'une matérialité excessive. Le langage sert avant tout à l'exacerbation des sens. Il traduit une civilisation qui a inversé ses valeurs. Chraïbi insiste sur l'éloignement de l'esprit par l'accumulation ostentatoire de biens, dépeinte comme une « débauche de cuivre, d'or, de menthe, de tissus et de biens de consommation »<sup>17</sup>. Le mot ne décrit plus un idéal, mais une marchandise, un luxe qui embaume, tel un cadavre sous le fard.

---

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 138.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 133.

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 142.

Cette inversion atteint son point culminant dans la manière dont le Verbe est utilisé pour érotiser la nourriture et l'esthétique. Le raffinement devient perversion lorsque l'auteur décrit les saveurs par des images charnelles : « une olive violette – de ces *meslalla*<sup>18</sup> qui avaient macéré dans leur jus et qui avaient le goût d'un clitoris »<sup>19</sup>. Le Logos de l'autorité s'est ainsi dissous dans un mot trivial et décadent, substituant la quête spirituelle à l'assouvissement des plaisirs.

Même le savoir scientifique, potentiellement salvateur, est contaminé par cette stérilité discursive. Le médecin de Cordoue incarne le savoir technique détaché de toute sagesse. Il noie l'être dans la description physique sans jamais interroger l'âme : « Il disserta longtemps, détailla le phénomène de la poussée du sang dans les artères... Il imitait en cela la nature et il l'aidait quelque peu »<sup>20</sup>. Ce mot technique, trop précis pour être pertinent, symbolise l'échec de la civilisation à se comprendre elle-même. La guerre des mots est perdue lorsque le langage n'a plus de sens que pour décrire sa propre matérialité ou sa propre fin.

### **2.3. La contre-parole et la juste mémoire : la lignée du mot impur et marginal**

Face à la décomposition du Logos autoritaire et décoratif, Chraïbi rétablit la vérité par la Contre-Parole, celle des exclus. Le roman accomplit ici un devoir de juste mémoire, en réhabilitant les récits écartés par l'histoire officielle. La vérité sur l'humiliation de Tariq, par exemple, ne vient pas d'un Cadi ou d'un émir, mais d'une source méprisée par l'institution. Il n'y eut qu'un seul témoignage frappé d'une immoralité piquante, celui d'une espagnole : « une enfant naturelle que le général Tariq Bnou Ziyad avait eue d'une captive impure, Oum-Hakim »<sup>21</sup>. L'auteur confère une validité historique et morale à la voix du subalterne, prouvant que le mot le plus fiable est celui qui a été frappé d'illégitimité par le pouvoir.

---

<sup>18</sup> *Meslalla* : littéralement, « touche la dame ». La recette existe encore à Fès, Maroc.

<sup>19</sup> Driss Chraïbi, *op. cit.*, p. 143.

<sup>20</sup> *Ibidem*, p. 145.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 138.

Cette Contre-Parole n'est pas uniquement un témoignage ; elle est aussi un lieu de rassemblement, contrastant avec l'individualisme décadent de Cordoue. La véritable communion est rétablie par l'humilité de l'acte de subsistance : le « *herbel* »<sup>22</sup> opère une réhabilitation du mot simple et populaire, loin de la rhétorique du palais. Ce plat, dont la confection valorise le travail collectif des femmes, notamment l'expertise des « goûteuses »<sup>23</sup> enceintes, dont le palais est le plus fin et qui rectifient l'assaisonnement, garantit le partage et la survie. L'échange y est communautaire et essentiel : « Et ainsi tout le monde se sustente, en communauté »<sup>24</sup>. Le mot retrouve sa fonction originelle d'unir et de faire vivre, et non de dominer ou de décorer. La guerre des mots est ainsi neutralisée par le retour à une parole humble, qui garantit la survie et la mémoire collective, et prépare le terrain pour le troisième axe d'analyse.

### **3. L'action de mort régénératrice : la fin de la guerre des mots**

#### **3.1. La rupture épistémologique : le mot interdit**

Le troisième axe marque la synthèse dialectique, l'opposition finale entre le Squelette et le Scribe, incarnée par Abdallah Ibn Yassin. Sa figure est celle de la rupture épistémologique nécessaire : pour mettre fin à la décadence du Logos (Mots), il faut d'abord abolir le Verbe. Ibn Yassin est l'anti-Scribe par excellence. Son ascétisme radical se traduit par une rareté et une austérité de la parole. Il représente la victoire du silence et du geste sur le bavardage décadent de Cordoue. Chraïbi le présente comme un être hors du temps et du langage social, dont le corps est son unique message : « Il était avare de ses mots [...] sans expression aucune, fût-ce dans la prunelle de ses yeux. Un témoin venu d'une autre planète »<sup>25</sup>. Ce Mot interdit est une contestation par le vide, le seul langage encore pur.

Son corps et son esprit sont en réaction physique et morale contre le luxe décrit précédemment. Le raffinement excessif, décodé

---

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 141. Il s'agit d'un plat de blé concassé préparé en commun par les femmes des quartiers.

<sup>23</sup> *Idem*.

<sup>24</sup> *Idem*.

<sup>25</sup> *Ibidem*, p. 140-142.

préalablement, est perçu comme une souillure spirituelle et charnelle. Ibn Yassin, qui doit purifier l'Histoire, rejette cette contamination sensorielle : « Il se sentait impur de tout ce luxe qui l'embaumait tel un cadavre »<sup>26</sup>. Cette impureté du luxe justifie l'urgence de la purge.

Le retour à la pureté passe par le retour à la question existentielle fondamentale. Face à la rhétorique complexe et vide de sens de la décadence, Ibn Yassin réduit le Logos à son essence métaphysique. Son questionnement initial, lapidaire et essentiel, est le seul mot qui ait encore de la valeur : « Où est Dieu ? »<sup>27</sup>. Ce mot, qui fait table rase des lois et des décors, est la véritable Contre-Parole qui amorce le cycle de renouvellement.

### **3.2. La fusion mot-acte : l'ordre de cesser le Verbe**

La quête d'Abdallah Ibn Yassin trouve son accomplissement dans une injonction divine qui opère la fusion radicale entre le Mot et l'Acte, signant l'arrêt de mort du Logos bavard et décadent. La voix, claire et distincte, commande non pas la méditation ou la récitation, mais l'abolition du Verbe au profit de l'action. L'ordre est sans ambiguïté et s'oppose directement à la stérilité du langage religieux et politique : « Distincte et claire, Elle dit : – Ne récitez pas. Pas un mot. C'est Mon ordre. Sors d'ici et agis selon Ma voix »<sup>28</sup>.

Cet épisode est la clé de voûte de la dialectique Mo(r)ts/Mots. La Parole véritable n'est plus celle des Scribes ou des docteurs de la loi, mais celle qui se dissout dans l'existence et dans le geste, à savoir le Squelette. En ordonnant de cesser la récitation, Chraïbi dénonce l'hypocrisie de la foi réduite à la forme et au dogme, incapable de transformer le réel.

La réaction d'Ibn Yassin est immédiate, simple et définitive, clôturant le chapitre par une sentence lapidaire d'une force inouïe : « Il sortit et agit »<sup>29</sup>. Cette phrase minimaliste marque le moment où l'action reprend son droit sur le discours. La parole devient acte. C'est l'énergie brute du désert, l'essence du « caractère de

---

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 147.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 146.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 147.

<sup>29</sup> *Idem*.

chiendent » qui se réveille pour purger la civilisation corrompue. L'action d'Ibn Yassin, qui fonde le mouvement Almoravide, est ainsi présentée comme la conséquence directe et nécessaire de l'échec total de la guerre des mots.

### 3.3. Le Cycle de la mort-naissance : l'éternel recommencement

L'action d'Abdallah Ibn Yassin, qui fait suite à l'ordre divin de cesser le Verbe et d'agir, n'est pas un événement isolé, mais la répétition d'un modèle historique fondamental. Le roman se conclut sur la vision cyclique de l'histoire, largement inspirée par la pensée d'Ibn Khaldun, où le cycle civilisationnel s'achève par la décadence urbaine et est régénéré par la vigueur du désert. L'ascétisme du moine et sa fusion Mot-Acte mènent inéluctablement à la conquête : « il enlevait les places fortes à la tête de ses commandos, conquérait le Maghreb et la plus grande partie de l'Espagne, fondait la dynastie berbère des Almoravides... »<sup>30</sup>.

Cette conquête, qui est à l'origine un mouvement de purification contre le Logos décadent de Cordoue, est paradoxalement condamnée à répéter le schéma historique. La Mort de la civilisation corrompue, incarnée par Cordoue, mène à la naissance d'une nouvelle ère, celle des Almoravides, qui, par nature, est vouée à l'usure du temps. La victoire du Squelette sur le Scribe n'est qu'un moment de suspension éphémère. Le narrateur ancre cette vision dans une perspective cosmique, désignant le renouveau comme une simple fluctuation temporelle : « l'espace d'un renouveau, un infime printemps de l'éternité sidérale »<sup>31</sup>. L'opposition Mo(r)ts/Mots n'est donc pas résolue, mais intégrée dans une dialectique perpétuelle. L'action (Mo(r)ts) purifie le Verbe corrompu (Mots), mais ce nouvel ordre, s'inscrivant dans l'Histoire et le politique, générera à son tour une nouvelle rhétorique et une nouvelle décadence, assurant l'éternel recommencement du cycle. Chraïbi nous laisse ainsi avec la victoire amère du Squelette, dont la pureté est vouée à être souillée par le Mot de la domination future.

---

<sup>30</sup> *Idem.*

<sup>31</sup> *Idem.*

## Conclusion

Au terme de cette étude, il apparaît clairement que *Naissance à l'aube* est moins une chronique épique de la conquête arabe qu'une puissante méditation sur la dialectique tragique qui oppose les « Mo(r)ts en guerre », liés au corps, à l'action et au sang, à la « guerre des mots », se référant au Logos, au pouvoir et à l'idéologie. Le premier mouvement du roman a établi la supériorité du Squelette sur le Scribe, montrant comment l'héroïsme de Tariq et la révolte charnelle de Kawkeb sont niés par la rhétorique et le décret de l'autorité, mais se perpétuent par la force tellurique et généalogique du sang. Cette déconstruction initiale révèle que la vérité historique réside souvent dans les voix inaudibles et les corps suppliciés, que la loi institutionnelle cherche en vain à ensevelir.

Le cœur de la démonstration a ensuite mis en lumière l'épuisement de l'idéologie, lorsque le Logos politique et religieux se mue en Mot Décoratif à Cordoue. Le raffinement excessif, la débauche sensorielle et la stérilité du savoir technique signalent la mort du sacré et l'entrée dans la décadence, où le langage n'a plus d'autre fonction que d'ornier la corruption. Face à ce babélisme, la seule échappatoire réside dans l'émergence d'une Contre-Parole marginale, celle des exclus comme Oum-Hakim, ou dans la rupture radicale d'Abdallah Ibn Yassin. Sa quête mène à un ordre divin d'une concision absolue. Cette Fusion Mot-Acte signe la victoire temporaire du geste pur sur le discours corrompu.

L'œuvre de Chraïbi, en se concluant sur l'action purificatrice d'Ibn Yassin, s'inscrit finalement dans une vision cyclique khaldu-nienne de l'histoire. Le renouvellement almoravide, bien qu'incarnant la victoire du désert sur la cité décadente, n'est qu'un « infime printemps de l'éternité sidérale ». Le roman nous alerte sur le fait que l'ordre nouveau, fondé sur la pureté du Squelette et l'action brute, est fatalement voué à s'installer, se doter d'un nouveau Logos politique et, par conséquent, générer sa propre décadence. *Naissance à l'aube* est donc un roman de l'éternel recommencement, où la vraie résistance n'est pas la victoire finale, mais la pérennité du sang, toujours prêt à se soulever face à la fatalité du Mot de l'Histoire.

## Bibliographie

- Chraïbi, Driss, *Naissance à l'aube*, Paris, Seuil, 1986.
- Certeau, Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.
- Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- Foucault, Michel, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
- Foucault, Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », dans *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971.
- Foucault, Michel, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.
- Foucault, Michel, *Histoire de la sexualité, I la volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- Foucault, Michel, *Il faut défendre la société*, cours au Collège de France (1975-1976), Paris, Gallimard, 1976.
- Goodman, Nelson, *Faits, fictions et prédictions*, Paris, Minuit, 1985.
- Goodman, Nelson, *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles*, Paris, Gallimard, 2005.
- Gontard, Marc, *Violence du texte*, Paris, L'Harmattan, 1981.
- Ibn Khaldoun, *Les Prolégomènes*, Première partie, trad. en français et commentés par W. Mac Guckin de Slane (1801-1878), version numérique, <https://classiques.uqam.ca/>, 1863.
- Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, tome I, trad. de l'arabe par M. le Baron de Slane, Alger, Imprimerie du gouvernement, 1852.
- Kristeva, Julia, « Le mot, le dialogue et le roman », *Séméiotikè, Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969.
- Ricœur, Paul, *Temps et Récit*, tomes 1-3, Paris, Seuil, 1983-1985.
- Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000.
- Sartre, Jean Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.
- Sartre, Jean Paul, *Situations II, Présentation des Temps modernes*, Paris, Gallimard, 1956.
- Spivak, Gayatri Chakravorty, *Les Subalternes, peuvent-elles parler ?*, trad. de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009.